

# ROMAN ET HISTOIRE : DE LA CONDAMNATION À LA JUSTIFICATION<sup>1</sup>

## NOVEL AND HISTORY: FROM CONDEMNATION TO JUSTIFICATION

Laith IBRAHIM

Université de Mutah, Jordanie  
University of Mutah, Jordan

e-mail: [iic@hotmail.fr](mailto:iic@hotmail.fr)

### Abstract

*During the latter half of the 17th century, both history and the novel fell victim to an identity crisis, finding themselves in a precarious position. On the one hand, historical Pyrrhonism disrupted the way History was perceived, casting doubt on its validity and accuracy. On the other hand, the novel, a disregarded genre lacking literary prestige, was attacked by literary critics with hostility in the name of morality and plausibility. In this delicate situation, historians and novelists unexpectedly, indirectly, and implicitly united to create a fusion between History and the Novel. This fusion filled the void left by History and legitimized the novel genre. This paved the way towards a fertile and inexhaustible ground for revising the historical methodology and establishing the theoretical foundations of the novel. Consequently, the genre of the novel, by turning to History to justify its existence and connecting imaginary events with verified historical facts, transcends the realm of historical discourse. It takes on a sensitivity that unveils not only the official and public History but also the inner motivations of individuals hidden behind political and social issues.*

**Keywords:** novel; history; crisis; theory; justification; condemnation.

### Introduction

Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, l'histoire et le roman ont été victimes d'une crise identitaire et se trouvaient dans une position précaire. D'une part, le « pyrrhonisme historique » (Hazard, 1961), dont parle Paul Hazard dans sa *Crise de la Conscience Européenne*, a bouleversé la manière d'envisager l'Histoire et a alimenté le discours critique quant à sa validité et à sa véracité. D'autre part, le roman, genre méprisé, roturier et dépourvu de lettres de noblesse, a été attaqué par des critiques littéraires hostiles, au nom de la morale et de la vraisemblance. Ainsi, le roman et l'Histoire n'appartenaient pas « à un genre clairement constitué » (Masseau, 2010, p. 163). Dans cette situation délicate, historiens et romanciers se sont unis d'une manière inattendue, indirecte et implicite pour créer « une nouvelle fusion de l'histoire et du roman » (May, 1955, p. 156). Cette fusion a permis de combler le vide laissé par l'Histoire et de légitimer le genre romanesque, ce qui a créé un terrain fertile et inépuisable pour réviser de la méthodologie de l'histoire et poser les bases théoriques du genre romanesque. Selon Masseau,

<sup>1</sup> Article History: Received: 05.04.2024. Accepted: 05.07.2024. Published: 15.05.2025. No funding was received either for the research presented in the article or for the creation of the article.

certains romanciers récusent l'histoire, tout en prétendant s'approcher au plus près de la vérité, des historiens défendent la légitimité de leur discipline et entendent s'appuyer sur les grands historiens de l'Antiquité, mais ne pourraient manquer d'altérer les faits et même, dans certain cas, de succomber au romanesque le plus débridé (Masseau, 2010, p. 164).

De fait, le genre romanesque, en se tournant vers l'Histoire pour justifier son existence et en reliant des événements imaginaires à des faits historiques avérés, dépasse le discours historique et revêt l'ensemble d'une sensibilité qui dévoile, non pas l'Histoire officielle et publique, mais les motivations intérieures des individus cachées derrière les enjeux politiques et sociaux, comme en témoignent les « pseudo-mémoires ».

À mi-chemin entre fiction et histoire, ce sous-genre accorde une grande importance aux détails et à l'analyse psychologique des personnages. Il représente « une forme idéale pour l'évolution du genre » (Delon & Malandain, 1996, p. 161). Ces pseudo-mémoires retracent la vie privée des individus sous la forme de « Mémoires » où les événements historiques confèrent au récit une crédibilité teintée de vérité, et apportent une sorte de légitimité au discours romanesque.

Avec ses « pseudo-mémoires », Courtiz de Sandras ouvre la voie au roman-mémoires qui s'éloigne de l'Histoire pour se concentrer sur la sphère privée. Le roman-mémoires représente un nouveau sous-genre romanesque qui substitue les biographies de personnages réels à celles de personnages fictifs, comme c'était le cas dans les *Mémoires de la Vie de Henriette-Sylvie de Molière* (2003). En racontant les aventures fictives d'une jeune héroïne dépourvue de noblesse et de fortune, Madame de Villedieu « invente une nouvelle forme romanesque qui met en jeu les ressources les plus complexes de l'écriture littéraire » (Herman, 2014, p. 31).

« Il s'agit du premier roman-mémoires de la littérature française » (Villedieu, 2003, p. 8) où la narratrice se libère des contraintes de l'Histoire pour se laisser pleinement emporter par la fiction. De la nouvelle historique, en passant par les mémoires et les pseudo-mémoires, jusqu'au roman-mémoires, quel rôle l'Histoire joue-t-elle dans la formation du genre romanesque ?

Pour répondre à cette question, nous examinerons d'abord les crises identitaires de l'Histoire et du roman pendant la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Ensuite, nous insisterons sur la manière dans laquelle ces deux crises combinées ont donné un nouvel élan au genre romanesque. En s'appuyant sur l'Histoire pour se légitimer, celui-ci subit une transformation et devient un genre littéraire prédominant. Ces étapes préalables nous permettront de comprendre comment le genre romanesque a transcendé l'Histoire pour devenir un outil épistémologique permettant d'explorer les connaissances de l'époque, de la société et de l'individu.

## 1. Crise Identitaire

Le pyrrhonisme historique<sup>2</sup> que nous avons déjà mentionné représente le point culminant des attaques dirigées contre l'Histoire à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

Au fond des consciences, l'histoire fit faillite ; et le sentiment même de l'historicité tendit à s'abolir. Si l'on abandonna le passé, c'est qu'il apparut inconsistant, impossible à saisir, et toujours faux. On perdit confiance dans ceux qui prétendaient le connaître ; ou bien ils

<sup>2</sup> Paul Hazard définit le pyrrhonisme historique en ces termes « on était arrivé, désormais, à une époque où l'on critiquait tout, et où l'on allait volontiers aux extrêmes ; que l'histoire était en plein crise ; que les uns acceptaient sottement les fables qui l'ont faussée, tandis que les autres niaient tout son contenu ; que ce dernier état d'esprit, plus brillant, plus séduisant, et qui progressait, était particulièrement dangereux. S'il l'emportait, c'en serait fait de tout, on tomberait dans le scepticisme universel » (Hazard, 1961, p. 29).

se trompaient, ou bien ils mentaient. Il y eut comme un grand écroulement, après lequel on ne vit plus rien de certain sinon le présent (Hazard, 1961, pp. 39-40).

Cette dévalorisation de l’histoire a débuté par le *Discours de la Méthode*, publié en 1637, où Descartes, en comparant les mathématiques aux sciences humaines, critique l’incertitude et l’inexactitude de l’Histoire telle qu’elle est rapportée à l’époque. Il s’intéresse « aux mathématiques, à cause de la certitude et de l’évidence de leurs raison ». Pour lui, les sciences humaines, dont l’Histoire fait partie, ne pouvaient « avoir rien bâti qui fût solide sur des fondements si fermes » (Descartes, 2011, p. 9).

Cette incertitude et cette inexactitude de l’Histoire sont devenues l’objet du discours rationaliste de l’époque qui cherche à remettre en question « les fondements mêmes des champs du savoir pour entrer dans une période de scepticisme généralisé et de refonte des disciplines » (Masseau, 2010, p. 168). Ainsi, ce discours rationaliste remet en question les traditions orales qui servent de base aux recouplements effectués par les historiens et qui altèrent la réalité basée sur les témoignages transmis de bouche à oreille. Ces historiens sont également influencés par une idéologie dominante qui biaise leur façon de penser, rendant ainsi impossible pour eux « d’accéder à une vérité nue, comparable à celle que le philosophe ou le mathématicien est en mesure d’atteindre » (Masseau, 2010, p. 168). Dans son traité *Le Peu de certitude qu’il y a dans l’Histoire* (1668), François de La Mothe affirme qu’ « il n’y a presque nulle certitude en tout ce que débitent les plus fameux historiens » (de la Mothe, 1756, p. 443). Cette idée a été soutenue par Fontenelle à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle dans son traité *De l’Origine des Fables*, publié en 1690. Selon lui, l’Histoire ne représente que « des visions et des extravagances » (Fontenelle, 1790, p. 430). Elle représente « nos égarements » et les « erreurs de l’esprit humain ».

Pour remédier à cette dégradation de l’Histoire et « éviter la tyrannie de l’imagination productrice d’erreur et incapable d’accéder à la véracité des faits » (Masseau, 2010, p. 169), des théoriciens comme Le Moigne<sup>3</sup> ont introduit la notion de « vraisemblable » qui permet de présenter une réalité probable. Cependant, cette approche restreint les certitudes de l’historien au monde contemporain avec ses coutumes, ses mœurs et ses usages, plutôt que de donner la parole à des personnages légendaires hors du commun qui ne permettent pas de saisir la véritable nature humaine.

Ce changement de point de vue sur l’Histoire oriente le discours historique vers l’analyse des passions humaines pour saisir la nature de la pensée sous-jacente. Pour Saint-Évremond, les historiens « ont cru qu’un récit exact des événements suffit pour nous instruire, sans considérer que les affaires se font par des hommes que la passion emporte plus souvent que la politique ne les conduit » (Saint-Évremond, 1966, p. 88). En effet, l’Histoire acquiert une dimension anthropologique qui la rapproche du genre romanesque. Selon Saint-Réal, dans son traité *De l’Usage de l’Histoire*,

Savoir l’histoire, c’est connaître les hommes, qui en fournissent la matière, c’est juger de ces hommes sainement ; étudier l’histoire, c’est étudier les motifs et les passions des hommes, pour en connaître les ressorts, les tours et les détours, enfin toutes les illusions qu’elles savent faire aux esprits, et les surprises qu’elles font aux coeurs (Saint-Réal, 2000).

Cette orientation anthropologique de l’Histoire entraîne l’exclusion des sujets publics que les lecteurs sont censés connaître *a priori* et qui sont représentés dans l’Histoire d’une manière superficielle en ignorant les motivations qui se cachent derrière les actes, ignorant les

<sup>3</sup> « Il devient légitime, comme le fait Le Moigne, d’introduire alors la catégorie du vraisemblable. Ce qui assure la connaissance est la capacité de l’écrivain à concevoir les replis de la nature humaine » (Démoris, 2002, p. 82).

ressorts qui ont nourri les décisions des acteurs historiques, pour se tourner vers l'examen de leur vie personnelle et vers l'analyse de leur psychologie.

Ce changement réduit effectivement l'Histoire « à une pure narration » (Démoris, 2002, p. 83) et confère une certaine légitimité au genre romanesque, qui repose également sur la narration, bien qu'il soit considéré comme un genre inférieur et exclu de la triade aristotélicienne (épique, lyrique, dramatique). En réalité, la crise identitaire de l'Histoire marque le début de la théorisation du genre romanesque, un genre qui était également critiqué par les théoriciens de l'époque. Selon René Démoris, « la pensée historique enferme le roman dans un dilemme : ou bien il mêle vérité et fiction et il est nuisible ; ou bien il n'invente plus et il est histoire » (Démoris, 2002, p. 186). Ce dilemme préfigure la crise du genre romanesque qui remonte à la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, notamment avec la publication croissante d'œuvres qui se rapprochent de plus en plus du roman moderne.

Pendant cette période, les discours critiques remettent en question le genre romanesque au nom des règles classiques, de la morale et de la vraisemblance, trois codes littéraires dont le roman s'est affranchi. Car, il s'agit d'un genre roturier et illégitime qui n'a pas ses lettres de noblesse conférées par Aristote aux autres genres littéraires. Par conséquent, le roman se caractérise par l'absence de socle théorique justifiant son existence. Selon Georges May, « si le roman est traité ici avec tant de condescendance, c'est de toute évidence parce que, genre roturier, il manque de règle parce qu'il manque de modèle dans le panthéon littéraire gréco-latine, vice inexcusable vers 1670 » (May, 1955, p. 157).

À cette première accusation s'ajoute souvent l'accusation de l'immoralité du genre romanesque. C'est un genre dans lequel « on s'y gâte le goût, on y prend de fausses idées sur la vertu, on y rencontre des images obscènes, on s'apprivoise insensiblement avec elles ; et on se laisse amollir par le langage séduisant des passions » (de La Martinière, 1731, p. 190). En effet, étant donné que l'amour est le thème principal du genre romanesque, la lecture de ces romans influence les femmes et les jeunes gens en les entraînant dans des passions suscitées par des apparences trompeuses, mais condamnables selon la morale chrétienne de l'époque. Ce nouveau genre pourrait, pensait-on, altérer le goût du public et inciter la jeunesse à l'oisiveté et aux mauvaises mœurs. Selon Alain Montandon (1999, p. 8), « la fiction romanesque est surtout taxée de frivolité, non seulement inutile, mais dangereuse, surtout par la peinture des passions, source de dépravation et de corruption ».

Or, toute cette immoralité ne découle que de l'imagination de leurs auteurs, puisque l'imagination constitue la caractéristique principale du genre romanesque, « c'est-à-dire son pouvoir de provoquer l'adhésion du lecteur à une réalité fictive, jugée fausse. L'adhésion provoquée par le roman est pernicieuse en ce qu'elle présente aux lecteurs des modèles de conduite empruntés à une réalité qui n'est pas véritable » (Herman, Kozul & Kremer, 2009, p. 19). Dans ce sens, le roman est perçu comme invraisemblable, trompeur et illusoire. Il ne respecte pas la vérité historique et représente les événements de manière fantaisiste ; ce qui permet d'élargir le champ « de l'erreur ou du mensonge ou de plonger le public dans l'illusion et la frivolité » (Masseau 2010, p. 164).

En somme, comme nous l'avons déjà souligné, l'Histoire connaît une crise identitaire au cours de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, marquée par des doutes quant à son exactitude et à sa véracité. Ainsi, selon le discours critique de l'époque, l'Histoire comporte d'importantes lacunes dans la description du monde contemporain, des mœurs et des comportements individuels au sein de la société. Pour combler ce vide, l'Histoire se détourne peu à peu des aspects publics pour se focaliser sur les détails du privé, tout en enrichissant sa dimension narrative afin d'offrir une analyse psychologique des personnages et une compréhension anthropologique des passions : ce qui permet d'expliquer les actions des individus dans la société. Cependant, en réduisant l'Histoire à une narration simple, l'Histoire se rapproche du

genre romanesque, considéré, comme nous l'avons déjà signalé, comme roturier, immoral et invraisemblable selon les critiques de l'époque. En effet, la crise identitaire de l'Histoire entraîne également dans son sillage une crise similaire dans le genre romanesque. Selon Didier Masseau, « la crise de l'histoire et les problèmes posés par sa mise en scène narrative auront eu au moins le mérite de faire prendre conscience aux romanciers de leur art » (Masseau, 2010, p. 174). Cette prise de conscience par les romanciers marque la première étape de la théorisation du genre romanesque et explique la relation pragmatique que le roman entretient avec l'Histoire.

## 2. De l'Histoire au Roman

L'interrogation théorique de la nature même du genre romanesque et de sa relation étroite avec l'Histoire confère aux romanciers une certaine liberté de se rapprocher plus ou moins du discours historique pour créer de nouveaux sous-genres romanesques. Cela leur permet d'éviter les accusations adressées tant à l'Histoire fidèle aux faits établis qu'au roman débordant d'imagination. Cette dynamique engendre l'émergence de sous-genres tels que la nouvelle historique, l'histoire secrète, les pseudo-mémoires et les mémoires. Ces sous-genres racontent les événements de la vie personnelle des personnages placés dans un contexte historique plus familier aux lecteurs contemporains. Dans ce sens, « le narrateur ne s'appuie plus sur des sources suspectes ou des rumeurs invérifiables, il rend compte des faits qu'il a directement observés et peut même devenir un témoin privilégié des événements rapportés » (Masseau 2010, p. 170).

Ainsi, le genre romanesque acquiert de nouvelles fonctions qui visent à corriger « l'histoire en en taisant les laideurs » et à le compléter « en en révélant les secrets » (Coulet, 2014, p. 253). Elles expliquent « des événements publics par quelque intrigue amoureuse, quelque vengeance personnelle, quelque rivalité, quelque incident d'ordre privé dans lequel aurait été impliqué un personnage historique » (Coulet, 2014, p. 254), et dénoncent « les illusions de l'histoire politique » (May, 1963, p. 52).

En effet, « l'apparition de ces petits romans, souvent ancrés dans une réalité historique, marque un changement d'esthétique de la forme romanesque » (Deharbe, 2012, p. 67). Ce changement se manifeste de manière significative dans les mémoires historiques qui sont des récits à la première personne souvent tirés des témoignages oraux. Ces mémoires racontent l'histoire d'une personnalité publique en mêlant les événements de sa vie avec les événements historiques. L'objectif est de « laisser aux descendants un morceau de l'histoire familiale », « faire connaître à l'avenir des faits restés secrets ou négligés par les historiens », et de « laisser sa trace dans l'histoire » (Démoris, 2002, p. 60).

Dans ce type de texte, les rapports entre Histoire, mémoires et fiction subissent des transformations et s'entremêlent pour donner naissance aux pseudo-mémoires. C'est un nouveau sous-genre romanesque qui a été introduit par Courtiz de Sandras dans ses *Mémoires de M. L.C.D.R. Contenant ce qui s'est passé de plus Particulier sous le Ministère du Cardinal de Richelieu et du Cardinal Mazarin, avec Plusieurs Particularités Remarquables du Règne de Louis le Grand*, publié en 1687. En introduisant la dimension fictionnelle dans les mémoires historiques, Courtiz de Sandras y relate la vie d'un personnage fictif, le comte de Rochefort, sur un fond historique où les événements « historiques » de l'époque authentifient la fiction et lui donnent une certaine légitimité. Il s'agit, pour lui, de « rapprocher le lieu et l'époque de l'action romanesque du lieu et de l'époque du lecteur » (May, 1963, p. 49).

Cependant, malgré les contradictions existant dans ces mémoires, notamment entre les événements qui jalonnent la vie du personnage et les faits historiques, la cohérence de l'œuvre repose sur la personnalité du héros. En racontant sa vie à la première personne, le héros parvient à relier la fiction et l'Histoire d'une manière satisfaisante, en accord avec les exigences

esthétiques de l'époque, comme c'était le cas dans les *Mémoires de Pontis*, les *Mémoires* des nièces de Mazarin et les *Aventures* de d'Assoucy, publiés entre 1675 et 1678<sup>4</sup>. En effet, « la référence à une source historique innocente le romancier de toute intention d'allusion à l'actualité. Elle confère en même temps une dignité à ce genre moderne qu'est le roman, dont l'élaboration, comme celle des grands genres, passe par un intermédiaire textuel, principalement les mémoires » (Démoris, 2002, p. 94). Ainsi, cette approche permet au texte romanesque d'éviter les condamnations associées à ce genre, et de faire perdre aux mémoires « leur fonction d'information historique, puisque s'y trouve privilégié le trajet d'une âme, qui se donne en exemple » (Démoris, 2002, p. 76). Dans cette perspective, « Courtiz de Sandras manifestera une rupture qui concerne donc à la fois l'héritage romanesque et celui de la tradition historiographique » (Berchtold, 1997, p. 151). Cette rupture correspond à une « désacralisation de l'Histoire » (Démoris, 2002, p. 8) et une séparation progressive entre le roman et l'Histoire. Toutefois, cette désacralisation ouvre de nouvelles perspectives aux critiques qui estiment que le mélange de vérité et de fiction est risqué et dépourvu de morale, notamment la représentation du point de vue subjectif du narrateur nécessairement partiel, parfois douteux et toujours suspect.

Pour mettre fin à ces critiques, Madame de Villedieu a repris la structure narrative des pseudo-mémoires, tout en écartant tous les éléments liés à l'Histoire pour inventer ainsi le roman-mémoires. Ce sous-genre, qui a établi les fondements du roman moderne, est devenu la forme canonique de la fiction pendant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, surtout avec Prévost, Lesage et Marivaux. Il s'agit d'un récit à la première personne qui raconte les aventures romanesques d'un personnage fictif qui n'a aucune existence dans la réalité. Ainsi, Madame de Villedieu affirme dans son *Avis au lecteur* de son *Journal Amoureux* :

Encore qu'il y ait beaucoup de noms illustres dans cette Histoire, qui la font croire véritable, il ne faut pas toutefois la regarder de cette manière. C'est un petit roman fait sous le Règne de Henri II, comme nous avons vu sous celui d'Alexandre et d'Auguste. L'on n'y a inséré des noms connus, que pour flatter agréablement votre imagination (Villedieu, 1671, pp. 3-4).

En effet, Madame de Villedieu met en garde le lecteur quant au caractère fictif de son intrigue, qu'il ne doit pas confondre avec la réalité. Elle a introduit des personnages illustres, comme « Henri II », « Alexandre » et « Auguste », dans son récit uniquement pour « flatter agréablement » l'imagination par « un simple jeu d'esprit ». Comme le souligne Pierre Bayle, il s'agit de « pures fictions qu'elle faisait passer des noms célèbres afin de les rendre plus curieuses » (Bayle, 1648, p. 866). Cependant, ces références à des personnalités célèbres sont considérées par l'écrivaine comme une faiblesse, surtout pour les lecteurs crédules qui pourraient confondre la réalité et la fiction en raison de ces noms. C'est pourquoi elle finit par renoncer à toute précision historique en introduisant un personnage ordinaire qui n'a jamais joué un rôle dans l'Histoire.

Entre 1671 et 1674, Madame de Villedieu a publié les *Mémoires d'Henriette-Sylvie de Molière* qui relatent les péripéties d'Henriette-Sylvie, une enfant trouvée qui prend la plume pour raconter ses aventures romanesques sous forme épistolaire adressée à une amie au couvent de Cologne. Elle débute ainsi son récit :

<sup>4</sup> À ce titre, voir Chapitre II « Les mémoires et la première personne romanesque » dans René Démoris, *Le Roman à la Première Personne*, (2002, pp. 98-127).

Pour commencer, je n'ai jamais bien su qui j'étais ; je sais seulement que je ne suis pas une personne qui ait de communes destinées ; que ma naissance, mon éducation et mes mariages ont été l'effet d'autant d'aventures extraordinaires (Villedieu 1671, p. 44).

Loin des grandes figures historiques qui ont influencé les débuts du genre romanesque et des événements historiques qui ont servi de base à de nombreuses trames romanesques, nous sommes confrontés à un récit de pure fiction, narré par une enfant trouvée. Ce récit est façonné par des « aventures extraordinaires » qui entremêlent le fictif et le réel. En effet, Madame de Villedieu annonce une rupture nette avec l'Histoire.

Comme nous l'avons vu, cette rupture avec l'Histoire est progressive. Elle commence par l'insertion d'événements historiques dans le cadre du roman afin de lui donner une certaine crédibilité. Ensuite, dans un contexte historique réel, Courtiz de Sandras introduit des personnages aristocrates et imaginaires qui se mettent à raconter les histoires de leur vie pour justifier leur lignée familiale ou pour exposer des secrets politiques non vérifiés par les historiens. Enfin, Madame de Villedieu introduit des personnages fictifs et sans rang social dans un contexte imaginaire et libérant ainsi le genre romanesque des contraintes de l'Histoire.

### 3. Légitimation du Roman

En effet, en associant le roman à d'autres modèles historiques tels que les mémoires, les romanciers ont positionné le roman en marge de l'Histoire, lui accordant ainsi une certaine légitimité et le transformant en ce que l'on pourrait considérer comme un « non-texte » (Herman, Kozul & Kremer, 2009, p. 10), étranger aux normes esthétiques de l'époque. Ce « non-texte » ainsi que les critiques de l'époque ont incité les romanciers à élaborer divers stratagèmes pour établir la reconnaissance du roman dans le monde littéraire et pour réfléchir sur son statut générique. Ces stratagèmes prennent des formes variées telles que le récit génétique, le choix du titre, la préface, etc. Ils représentent des réponses aux discours critiques et autant d'efforts visant à donner naissance à une nouvelle esthétique du genre romanesque.

De fait, la relation entre roman et Histoire se manifeste tout d'abord dans le statut du personnage, qui peut être « référentiel », c'est-à-dire lié à l'Histoire, ou « anaphore », c'est-à-dire en lien avec la fiction. Désormais, la forme du roman est associée à un personnage « anaphore » qui, à travers la narration de sa vie quotidienne et l'exploration de ses qualités propres, cherche à constituer son identité selon une trame romanesque définie par ses émotions et ses réflexions. Néanmoins, « parler de soi, même en tant que témoin d'événements historiques, tient donc de l'ostentation, surtout pour les figurants de l'Histoire » (Herman, 2014, p. 42). C'est pourquoi les romanciers ont développé ce que Jan Herman appelle un « récit génétique » dans leurs préfaces. Le récit génétique est un procédé romanesque dans lequel l'auteur explique son rôle en tant qu'éditeur des textes « qui lui ont été remis comme dépôt sacré ou qui sont tombés entre mains par un hasard romanesque quelconque » (May, 1963, p. 144). Ce procédé vise à dédouaner le romancier de la responsabilité de la publication du texte. En réalité, le romancier joue le rôle d'intermédiaire entre la sphère privée et la sphère publique. Il est chargé du transfert du « discours de la scène privée à la scène publique » (Herman, 2014, p. 41). Ce procédé montre en effet l'importance du rang social, la pudeur, « l'embarras général de parler de soi en public, la difficulté de transférer des textes appartenant à la sphère privée vers la scène publique, la réticence qui s'impose à quelqu'un de rang inférieur s'il veut publier un livre » (Herman, 2014, p. 52). Néanmoins, ce procédé confère au texte une cohérence interne et une certaine légitimité pour être publié auprès du grand public.

Cette légitimité a été renforcée par l'utilisation de termes tels que « Histoire », « Mémoires » et « Nouvelles » dans les titres des romans, tout en évitant le mot « Roman » qui était associé au mensonge, à l'extravagance et à l'imagination, et portait en lui les accusations

d’invraisemblance, d’immoralité et le manque de rang social légitimé par la naissance. En revanche, les termes précédemment mentionnés signalent l’adhésion du récit aux grands genres historiques de l’époque et renvoient à des aspects plus concrets et authentiques, ancrés dans un « monde plus proche et plus enraciné dans les réalités sociales de l’époque » (Montandon, 1999, p. 142). Cette approche témoigne de « la tendance à la redéfinition et à la reconfiguration poétique de la prose narrative » (Granderoute, 1998, p. 77) de l’époque.

En effet, les préfaces constituent une source d’inspiration essentielle pour la redéfinition du genre romanesque, légitimer son contenu et pour lui conférer une certaine crédibilité à travers des procédés qui le positionnent comme supérieur à l’Histoire. Selon le discours critique de l’époque, l’Histoire était critiquée pour ne pas pouvoir proposer qu’une « vérité nue, sèche et plate » (Masseau, 2010, p. 165). Les préfaces ont donc été utilisées pour justifier le caractère novateur du roman, mettant en avant sa capacité à offrir une narration plus riche, imaginative et captivante, dépassant les limites de l’Histoire purement factuelle. Effectivement, l’Histoire, contrainte par les règles de l’éloquence, ne fournit qu’un discours public et officiel, souvent lacunaire et fragmentaire. Elle se cantonne à la surface des événements et ne peut pas se plonger dans les détails psychologiques ou sociologiques des personnages. C’est là où le roman intervient avec sa capacité de reconstituer ces détails en construisant une intrigue cohérente, bien élaborée et divertissante. Le roman parvient ainsi à présenter l’histoire personnelle des individus en explorant leurs motivations, leurs interactions sociales et en analysant leur psychologie de manière approfondie. Enfin, « explorant et baptisant de menus phénomènes psychologiques relevant de son expérience personnelle et non encore nommé, le romancier prolongerait alors dans l’imperceptible le privilège de la connaissance et s’éloignerait de l’historien » (Démoris, 2002, p. 188). En cela, le roman comble les lacunes laissées par l’Histoire en proposant une vision plus intime et nuancée des individus et de leurs expériences.

### Conclusion

En somme, l’expression de la véracité du récit s’exprime à travers la reconnaissance de la fictionnalité de l’Histoire et l’historicité de la fiction. Le roman s’appuie sur des événements historiques de l’époque pour se rapprocher de l’Histoire en racontant ces événements et en utilisant diverses techniques narratives similaires à celles employées par les historiens pour explorer différentes perspectives sur un sujet donné. Cependant, les critiques soulignent que l’Histoire omet parfois certains événements, néglige les détails et les motivations qui sous-tendent certaines décisions politiques, et qu’à ce titre, le roman intervient pour combler ces lacunes. En effet, l’Histoire a tendance à se concentrer sur des valeurs aristocratiques et peut s’éloigner de la réalité quotidienne qu’elle relate. C’est là que le roman entre en jeu. Il joue un rôle crucial en orientant le discours vers la sphère privée des individus et en mettant en lumière les sentiments, les passions et les croyances dans un contexte sociologique familier au lecteur de l’époque.

En effet, la nécessité de donner une légitimité au genre romanesque, ainsi que la confrontation entre le roman (considéré comme roturier, immoral et invraisemblable) et l’Histoire (considéré comme genre noble, mais lacunaire et fragmentaire) ont conduit à l’émergence d’un discours théorique visant à comprendre la nature même du roman et sa relation avec la réalité. Cette réflexion a permis d’établir le roman en tant qu’outil de connaissance, de modélisation, de réflexion et d’interprétation de la pensée humaine.

Grâce à ce discours théorique, le roman a pu transcender les contraintes traditionnelles et évoluer vers une forme littéraire à part entière. Il a été reconnu comme un moyen puissant de capturer et d’explorer la complexité de la condition humaine, en présentant des personnages multidimensionnels, des intrigues nuancées et des contextes sociaux réalistes. Cette transformation a permis au roman de devenir un instrument non seulement de divertissement,

mais aussi de réflexion profonde sur la société, les relations humaines, les émotions et les expériences individuelles.

**Références Bibliographiques :**

- Bayle, P. (1648). *Nouvelles de la République des Lettres* (Tome I) [News from the Republic of Letters (Volume I)]. Amsterdam : Chez Henri Desbordres.
- Berchtold, J. (1997). Les mémoires fictifs entre roman et histoire : L'exemple de Courtiz de Sandras [Fictional memoirs between Novel and History: The example of Courtiz de Sandras]. In L. Adert & E. Eigenmann (Eds.), *L'Histoire dans la littérature* (pp. 149-161). Genève : Droz.
- Bruzen de la Martinière, A. A. (1731). *Introduction générale à l'étude des sciences et des belles lettres: En faveur des personnes qui ne savent que le François* [General introduction to the study of science and literature: For people who only know French]. Beauregard : Université de Gand.
- de Fontenelle, B. (1790). *De l'origine des fables* [Of the origin of fables]. *Oeuvres de Fontenelle*. Paris : Chez Bastien et Servieres Libraires.
- Deharbe, C. (2012). *La porosité des genres littéraires au XVIIIe siècle : Le roman-mémoires et le théâtre* (Vol. 1) [The porosity of literary genres in the 18th century: The memoir-novel and the theater (Vol. 1)]. École doctorale « Sciences de l'homme et de la société ». Direction : F. Gevrey & M. A. Bernier.
- Delon, M., & Malandain, P. (1996). *Littérature française du XVIIIe siècle* [French literature of the 18th century]. Paris : Presses Universitaires de France.
- Démoris, R. (2002). *Le Roman à la première personne : Du Classicisme aux Lumières* [The first-person novel: From Classicism to the Enlightenment]. Genève : Droz.
- Descartes, R. (2011). *Discours de la méthode* [Discourse on the method]. Paris : Les Échos du Maquis. [Édition électronique].
- Granderoute, R. (1998). Fiction et philosophie dans Sethos [Fiction and philosophy in Sethos]. In A. Rivara & A. McKenna (Eds.), *Le Roman des années trente : La génération de Prévost et de Marivaux* [The novel of the 1730s: The generation of Prévost and Marivaux] (pp. 163-176). Saint-Etienne : Publications de l'Université de Saint-Etienne.
- Hazard, P. (1961). *La crise de la conscience européenne 1680-1715* [The crisis of the European mind: 1680-1715]. Paris : Fayard.
- Herman, J. (2014). La Vie de Marianne et le modèle du roman-mémoires [The life of Marianne and the model of the memoir-novel]. In F. Magnot-Ogilvy (Ed.), *Nouvelles lectures de La Vie de Marianne : Une « dangereuse petite fille »* [New readings of La Vie de Marianne] (pp. 30-53). Paris : Classiques Garnier.
- Herman, J., Kozul, M., & Kremer, N. (2009). Crise et triomphe du roman au XVIIIe siècle : Un bilan [Crisis and triumph of the novel in the 18th century: A review]. In M. Delon & P. Stewart (Eds.), *Le second triomphe du roman* [The second triumph of the novel], (SVEC 2009/1). Oxford : Voltaire Foundation.

La Mothe Le Vayer, F. (1756). *Oeuvres* (Nouvelle édition, t. V) [Works (New edition, Vol. 7)]. Paris : Dresde.

Masseau, D. (2010). Histoire et roman au XVIIe siècle : La querelle des Théoriciens : Polémique stérile ou débat fécond ? [History and novel in the 17th century: The theorists' quarrel : Sterile controversy or fruitful debate?]. *Dix-Septième Siècle* [The seventeenth century], 2010(1), 163-176.

May, G. (1955). L'histoire a-t-elle engendré le roman ? Aspects français de la Question au seuil du siècle des Lumières [Did history generate the novel? French aspects of the question on the threshold of the Enlightenment]. *Revue d'Histoire littéraire de la France* [Journal of literary history of France], 55(2), 155-176.

May, G. (1963). *Le dilemme du roman au XVIIIe siècle* [The dilemma of the novel in the 18th century]. Paris : Presses Universitaires de France.

Montandon, A. (1999). *Le roman au XVIIIe siècle en Europe* [The novel in the 18th century in Europe]. Paris : Presses Universitaires de France.

Saint-Évremond. (1966). Sur les historiens François [On French historians]. *Oeuvres en prose* [Prose]. Paris : Marcel Didier.

Saint-Réal, Abbé de. (2000). *De l'usage de l'histoire : Discours quatrième* [Of the use of history: fourth discourse]. Paris : GERL 17/18, « Arts et texte ».

Villedieu, Madame de. (1671). *Le journal amoureux* [The love diary]. Amsterdam : Chez Isaac van Dyck.

Villedieu, Madame de. (2003). *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière* [Memoirs of the Life of Henriette-Sylvie de Molière], (R. Démoris, Ed.). Paris : Éditions Desjonquères.